

58. En fraude avec le souverain bien

Pour Paul Ricoeur, le mal radical, le mal véritable, le mal du mal, ce n'est pas la violation de l'interdit, la subversion de la loi, la désobéissance, mais la fraude dans la totalisation, dans la mise en œuvre concrète du souverain bien, fraude qui va se rencontrer bien sûr dans l'état, l'église ou tout autre institution. Le mouvement de la liberté religieuse qui va de la demande à l'attente et au don est toujours en procès, en examen critique, toujours appelé à devoir se régénérer, se repenser. Ce procès philosophique est proche du kérygme chrétien de la résurrection.

Dans la tradition chrétienne, c'est l'œuvre de l'Esprit que nous demandons, attendons qui est un don de Clarté venant corriger nos errances dans la mise en œuvre concrète du souverain bien. Il ne peut y avoir délire et désir de puissance que dans la fraude. En termes modernes dans la raison instrumentale et technicienne qui se contente d'un moindre mal. Il y a toujours danger de banaliser / minimiser le mal ou de l'exagérer dans la culpabilisation à outrance.

L'existence en procès chez Jésus : Luc 11,

29 Comme les foules s'amassaient, il se mit à dire : Cette génération est une génération mauvaise : elle cherche un signe ; il ne lui sera pas donné d'autre signe que le signe de Jonas.

30 En effet, de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, de même le Fils de l'homme en sera un pour cette génération.

31 La reine du Sud se réveillera, lors du jugement, avec les hommes de cette génération, et elle les condamnera, parce qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon ; et pourtant il y a ici plus que Salomon.

32 Les hommes de Ninive se lèveront, lors du jugement, avec cette génération, et ils la condamneront, parce qu'ils ont changé radicalement à la proclamation de Jonas ; et pourtant il y a ici plus que Jonas.

Jésus met ici en évidence cette fraude dans la totalisation. Jonas - dont le nom veut dire la colombe - est envoyé auprès de non-juifs, à Ninive, la puissance militaire dominante de l'époque aux pratiques très violentes, pour annoncer la souveraineté du Dieu d'Israël qui entre en procès avec eux. Sous la menace d'être détruite, Ninive se soumet, la destruction n'aura pas lieu. Jonas en est très fâché : 2 Il pria le SEIGNEUR en disant : S'il te plaît, SEIGNEUR, n'est-ce pas ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? C'est pourquoi j'ai préféré fuir à Tarsis. Car je savais que tu es un Dieu clément et compatissant, patient et grand par la fidélité, qui renonces au mal.

3 Maintenant, SEIGNEUR, prends-moi la vie, je t'en prie, car mieux vaut pour moi mourir que vivre.

La colère de Jonas porte très justement sur le Souverain bien, sur la définition du Dieu qui est et qui vient. Sur son étrangeté qui fait irruption en venant contester les vues humaines, nos attentes de violence à l'encontre de ceux qui incarnent la violence notamment.

Fondamentalement, Dieu entre toujours en procès. Il est le procès par qui nous pouvons nous régénérer, retrouver le fil perdu du souverain bien. Et quand Jésus annonce qu'il y a plus en lui qu'en Jonas, c'est pour dire justement que le souverain bien, le Royaume de Dieu fait irruption à travers lui comme dessein particulier de Dieu pour les humains, comme mouvement de la liberté qui va de la demande, à l'attente et au don final : la pacification de l'humain dans l'acceptation d'une instance supérieure.

La foi chrétienne est fondamentalement solidaire de ce mouvement. Il conviendrait que l'humanisme athée le soit aussi, qu'il puisse et ose définir dans la figure de l'homme darwinien, version dure (seuls les plus forts et les plus adaptés survivent, c'est inscrit en nous !) ou version améliorée (les plus forts et les plus adaptés sont

les plus méritants, mais ils ont tout de même un devoir minimum envers les plus faibles !) cette règle de justice qui puisse fonctionner comme instance de médiation, comme Katecho critique, sous peine de quoi le présent déjà chaotique risque bien d'être sous l'emprise d'une violence endémique, fruit des luttes inassouvies de pouvoir, de puissance, de jouissance et de possessions matérielles. Il doit y avoir, puisqu'elle ne semble pas naturelle ni aller de soi, une limitation culturelle à la fureur et de la férocité de l'homme darwinien.

François Vouga fait remarquer (In Politique du Nouveau testament, leçons contemporaines, Labor et Fidès,2008) la nécessité de « Croître dans la vérité et dans l'amour

L'idée d'une croissance, d'une unité de conviction qui ménage à chacun sa place dans le corps, d'une connaissance et d'une référence à la vérité qui libère de la dérive à tout vent de doctrine, des effets de la tromperie et des artifices de la propagande est proche de la critique que l'Apocalypse entreprenait, par la mise en scène du dragon et de ses deux bêtes (Ap 13,1-18), des jeux de séduction et de terreur totalitaires qu'organise la constellation des pouvoirs de l'idéologie, de la force brute et de l'information.

Le visionnaire de l'Apocalypse distinguait les registres de la tyrannie tour à tour douce et musclée de l'idéologie mondialisée représentée par l'Empire:

- le pouvoir idéologique,
- le pouvoir politique,
- le pouvoir économique,
- le pouvoir de l'information
- et le pouvoir religieux.

L'épître aux Ephésiens en décline l'emprise sur les consciences (Ep 4,14) :

- La résignation due à la perte de références qui permettraient de garder le cap de l'histoire personnelle et de la conviction ou, par choix cynique, la conversion à la flexibilité:

... afin que nous ne soyons plus des enfants mineurs, ballottés et mis à la dérive par n'importe quel vent de doctrine.

— L'impuissance à résister aux manipulations: livrés à la piperie des hommes.

— La soumission, complaisante ou malheureuse, aux entreprises de la séduction et de la tromperie :

livrés aux artifices qui servent de méthode à l'erreur.

Mais alors que l'Apocalypse concluait son analyse par un appel au discernement, à l'exercice de l'intelligence et à la sagesse d'une pensée critique (Ap 13,10 et 18), l'imagination créatrice de l'épître aux Ephésiens offre l'esquisse d'une alternative constructive. Celle-ci apparaît comme un contre-programme face à l'idéologie impériale. Elle réside dans la vision d'un universalisme pluraliste que la foi a pour vocation d'édifier aux dimensions de l'humanité, elle-même destinée tout entière à devenir corps du Christ (p.161-162). »

